

Sortir
ici et ailleurs

Sète

une île
ancrée au soleil

**Parcours
d'art
&
Festivals
d'Occitanie**

www.arts-spectacles.com

Chaque été depuis 1990 **Festivals ici et ailleurs** est diffusé dans les 25 départements du grand sud-est.

Pour inscrire votre festival ou votre exposition :

sortir@wanadoo.fr

Espace publicitaire : page, 1/2, 1/4, 1/8

Format du magazine : 21 x 29,7 cm

www.arts-spectacles.com

ETE 2019

Festivals *ici et ailleurs*

Festivals
Musique
Opéra
Théâtre
Danse

auvergne
provence
roussillon
languedoc
rhône-alpes
midi-pyrénées

Diffusion : ain, alpes-maritimes, ardèche, aude, aveyron, bouches-du-rhône, drôme, gard, hautes-alpes, haute-savoie, hérault, isère, loire, haute-loire, lozère, puy-de-dôme, pyrénées-orientales, rhône, savoie, var, vaucluse

Diego Rivera - Fresque (détail) - Mexico - © Pierre Almar





Une bouffée d'air marin, c'est bien le moins sur ce bout de terre dressé parmi les flots de la mer et de l'étang de Thau.

Un air iodé qui inspira Valéry,
Brassens, Vilar entre autres.
Mettre nos pas dans les leurs.
Nez au vent.
Et s'immerger dans les lieux d'art.
Se laisser bercer par le murmure infini de la mer, la «mer toujours recommencée»...
Un air inspiré.

Jacqueline et Pierre Aimar

.Page 4 à 41.....

Voyage à Sète, plaisir à l'état pur, P.4
Brassens, les Copains d'abord. P. 8
Albert Marquet, musée P. Valéry. P. 12
Musée des arts modestes. P. 16
Musée d'art contemporain. P. 22
La Pointe Courte. P. 26
Le mystère de l'Ephèbe d'Agde. P. 30
L'huitre, divin plaisir de Bouzigue. P. 34
Maison Janicot. P. 38
Théâtre Molière. P. 40

.Page 42 à 63.....

Sur la route des festivals. P. 42
Festival de Sylvanès. P. 43
Festival Pablo Casals. P. 45
Festival Liszt en Provence. P. 50
Festival Vochora. P. 52
Festival Musicales en Tricastin. P. 54
Festival les Cordes en Ballade. P. 56
Festival Labeaume en musiques. P. 58
Festival du Vigan. P. 60
Festival Chorégies d'Orange. P. 62



Directeur de la publication :

Pierre Aimar

Rédactrice en chef :

Jacqueline Aimar

Photographe et mise en page :

Pierre Aimar

Publicité : au journal
e.mail : sortir@wanadoo.fr
www.arts-spectacles.com
Tél 06 90 50 66 94
Fax 33 (0)4 69 96 75 74

Editeur
Sortir ici et ailleurs
N° Siret 830 705 273 00019
8 allée des marronniers
07500 Guilherand-Granges
Imprimé en CEE



Plaisir à l'état pur



Forêts de mats sur fond bleu azur et Mont Saint-Clair (à G) - Bienvenue à Sète (ci-dessus)



Et puisqu'il faut bien aussi voyager strictement pour le plaisir en ces derniers moments d'été, prenons la route tant de fois parcourue qui mène à Sète. Un haut lieu des

vacances. Entre mer et étang de Thau, strié plus loin, de canaux qui fabriquent à merveille cette île singulière en forme d'œil grand ouvert. Sur la Méditerranée.

Un grand œil au regard bleu fait de bleus, qui borde ou surmonte, domine et engloutit le bleu infini d'une Méditerranée

née partout présente.

L'éblouissement d'abord, tant de vie et de couleurs partout ; la ville et ses quais surtout débordent de vie et de bruit, partout possédés par les bateaux de toutes tailles et de tous formats si présents que c'est la ville qui semble s'amarrer aux coques et aux pontons et non l'inverse. Eblouissement d'abord.

Et le port plus loin où s'alignent en forêts les mâts, le blanc et le bleu, le long des jetées et des môles, avec au loin les gros seins arrondis des cuves diverses et autres réservoirs qui tiennent tout l'horizon des quais bordés de maisons qui font corps, deux ou trois étages, en alignement de balcons : harmonie partout.



Une île singulière, une ville harmonieuse

Et puis au-delà de la corniche ouverte haut sur l'horizon par le Théâtre de la Mer, une ville nouvelle, largement étendue en couronne autour du célèbre Mont Saint Clair, des rues larges et des carrefours qui ouvrent sur toutes les directions, des immeubles neufs : la ville est pleine de clarté, comme neuve et brillante, bien loin de mes souvenirs d'il y a... 30 ans.

Un peu d'histoire de langue (philologie) et d'histoire du passé

Sète (ou Cette jusqu'en 1927, pour éviter de confondre avec le déterminant, en un temps où l'orthographe existait en-

core) naît en 1666, ville de pêcheurs, en mer et en lagune qui fournissaient toute nourriture. Mais surtout site stratégique comme on dirait en jargon moderne. Il fallait en effet se défendre contre les Anglais - ah ce Brexit !

Une ville ceinte d'eau qui ouvre partout sur des paysages. Quelle chance ! Et du haut de la montagne, ce mont Saint Clair qui culmine à 135 mètres, la vue est imprenable comme il est d'usage de le dire quand on cherche à vous la prendre. Ce qui explique forts et canons. (En Indo-européen, Sète voudrait signifier montagne.)

Au XVIIIe siècle un seul port dans cette belle courbe de la Méditerranée, Marseille. On cherche alors un emplacement pour un autre port et le mont Saint-Clair



L'étang de Thau vu du Mont Saint-Clair © Pierre Aimar

situé sur la commune de Frontignan, devient le pôle d'attraction.

Depuis, les Anglais viennent à Sète en vacances, et pas seulement eux ; des canaux à l'eau bleue sillonnent la ville, des ponts les franchissent un peu partout dont certains qui se dressent, dressant avec eux les voies ferrées qu'ils portent.

Au nord, du bleu encore, celui du fameux étang de Thau dont l'eau se froisse sous mistral et tramontane tout autour des symétries des parcs à huîtres. Des petites villes lumineuses, courbent le dos sous la force des vents, Balarucles-Bains qui soigne les rhumatismes, Bouzigues pour les gourmands de moules et d'huîtres, dans un vaste paysage, bordé au nord du bleuté des montagnes basses.

Quel vaste paysage pour respirer à l'aise, le regard sans contrainte !

Et l'histoire des grands hommes ?

Les grands hommes y sont-ils pour quelque chose ? Paul Valéry, le plus haut placé dans son cimetière marin célèbre et saoulé de lumière, Georges Brassens, l'homme bourru à la moustache familière et ses refrains qu'on n'oublie pas, Jean Vilar le penseur et sa modeste maison près des halles... Poésie et pensée, chanson, théâtre... Un résumé de notre culture française.

Réaffirmé par des sites et des musées.
Promenons-nous.



▲ La belle entrée du musée Brassens et le fameux banc public ▼ © Pierre Aimar



Les Copains d'abord ou l'hymne à l'amitié de Brassens

Au revers du Mont Saint-Clair, l'Espace Georges Brassens où l'on découvre, dès l'entrée la barque blanche et bleue du chanteur - poète, pêcheur, copain



Le bateau les Copains d'abord accueille les visiteurs © Pierre Aimar

*Non, ce n'était pas le radeau
De la Méduse, ce bateau,
Qu'on se le dis' au fond des ports,
Dis' au fond des ports,
Il naviguait en pèr' peïnard*

*Sur la grand-mare des canards,
Et s'app'lait les Copains d'abord
Les Copains d'abord.*

Là aussi on domine l'étang si bleu, car l'Espace Georges Brassens fait alterner de vastes baies lumineuses et de sombres salles fourmillantes d'images, pho-

tos et témoignages, des musiques aussi, en 10 salles interactives, salle de spectacle et de conférence, salle de documentation, et boutique bien sûr.

Sans oublier, dressé sur son pavage citadin, l'inoubliable banc public, en bois et en fonte, celui des amoureux, de tous les amoureux, symbole de tant de rencontres et d'aveux, de baisers échangés et de promesses. Peut-être tenues...

Quelle riche vie, quelle générosité et quelle présence amicale se dégagent de cet homme souvent rieur qui n'a vécu



Brassens photographe © Pierre Aimar

que... 60 ans, qui a tant voulu apprendre ce qu'il ignorait, et a pu affirmer « tout mon amour de la poésie, je l'ai mis dans mes chansons. La seule chose qui nous reste de la civilisation, c'est la poésie. » Prémonitoire, au temps des téléphones portables dénués d'âme, royaume des haines et des mesquineries, de la stupidité... et des ânes en orthographe.

L'exposition de photos *Un Sétois dans sa ville* dure jusqu'au 30 novembre 2019, avec une expo itinérante, dans ce musée tout entier dédié au poète musicien. Elle fait suite à l'exposition 2018, Brassens multiple et offre en panorama toutes les pochettes de disques, les affiches aussi, contrastées ou ressemblantes, joliment surannées, sur lesquelles l'homme à la moustache, souriant, un peu bourru, fume une pipe familière, qui repose en vitrine, attendrissante à côté de son cure-pipe. Maigres témoignages de ces gestes mo-

destes de chaque jour qui sont souvent les vrais signes de la vie !

Il faut prendre le temps de flâner en ce lieu à la fois terrestre et marin, où la musique est partout présente ; la guitare d'abord, sa première, Guitare Di Mauro jazz manouche, et d'autres guitares, en vitrine, en colonnes lumineuses ; prenons le temps de retrouver en disques, en films, l'homme insolent et le poète de la vie simple et aimante, ses chansons connues et certaines moins connues, tendres ou révoltées, expression d'un regard lucide sur les époques, les injustices, les amours et les colères. Une salle vidéo permet de visionner ses tours de chant sur grand écran ; une autre pour la supplique. Réflexion entre révolte et révolution. Ce révolutionnaire est un homme sage, un philosophe, qui après avoir bien réfléchi à l'envie de tout balancer, conclut : « La seule révolution possible est de s'améliorer soi-même en



La Pointe Courte où Brassens aimait passer du bon temps © Pierre Aimar

espérant que les autres suivent la même démarche. »

A considérer en nos temps difficiles de révoltes permanentes.

façon malhabile. Curieux, même un brin émus...

Le 29 octobre cela fera 38 ans...

A l'ombre sous les cyprès

Prenons le temps aussi, comme pour un parent ou un vieux copain, de traverser la route et de l'aller visiter au cimetière voisin, le Py ou cimetière des Pauvres. Juste en face. Vaste domaine ombré de hauts cyprès, allées larges, carré réservé aux soldats de la guerre 14-18, ce qui est rare, et, proche de l'entrée, juste sous les cyprès, une tombe où le vieux Georges repose près de sa compagne Joha Heiman, dite Püpchen. « Une tombe simple loin du star system » constate Le Midi Libre.

Nous en avons observé les visiteurs ; de tous âges mais la quarantaine et au-delà, passants, vacanciers heureux, rieurs, amicaux, attentifs au petit texte écrit de





Albert Marquet

la Méditerranée d'une rive à l'autre



Une longue allée dans les jardins mène au vaste espace d'accueil du Musée Paul Valéry qui domine la Méditerranée et ... le cimetière marin par de larges baies qui donnent la lumière et un sentiment merveilleux de vivre dedans-dehors. Liberté.

Un musée dans les arbres

On se sent ici très bien, le regard libre, l'esprit large. Comme très souvent dans cette ville de Sète qui respire très largement dans le bleu de la mer. Un musée largement ouvert sur l'œuvre présentée : Albert Marquet, la Méditer-

ranée d'une rive à l'autre à travers le choix de plus de quatre-vingts œuvres réalisées entre 1908 et 1940 lors de nombreux voyages.

Attiré par l'ailleurs, Marquet fait son voyage de culture autour du bassin méditerranéen, de la Côte d'Azur à l'Italie, l'Espagne, puis le Maghreb ; découvre l'Algérie en 1920 et y épouse Marcelle Martinet.

La Méditerranée source de toutes les inspirations : terres et paysages de lumière, eaux, villes portuaires et ports, ponts et transbordeurs, navires...



Albert Marquet (1875-1947) Sète, Le Canal de Beaucaire, 1924 Huile sur toile, 64 x 80 cm
Legs de M. Georges Grammont. Legs à l'Etat français pour dépôt au Musée de l'Annonciade, Saint-Tropez en 1959

Aux cimaises du Musée Paul Valéry, l'exposition suit un déroulé qui conte une histoire de mer et de marins, d'une grande homogénéité. Visitant Sète bien sûr, mais aussi Marseille et Porquerolles, l'Italie, la Tunisie, Espagne et Maroc...

Le véritable voyage initiatique par lequel se prenait le contact avec le monde et la civilisation pour ceux qui se voulaient initiés.

Celui qui formait le regard et l'esprit. Et surtout l'âme...

Mais au fait qu'est-ce que cette âme du poète ou du peintre, de l'écrivain, qu'il fallait découvrir ou former, sinon un regard plus expérimenté sur le monde et

les hommes qui l'habitent, sur les mœurs et la pensée d'ailleurs, la sagesse peut-être ? Légère, impondérable, l'âme se trouvait peut-être dans les images surgies, cette jetée et ce canal, les frissons ressentis, la rencontre de l'autre au-delà des fenêtres...

Elle pesait et donnait du poids à la légèreté du regard. Marquet, notons-le, aime les fenêtres qui nous parlent ici en deux petites toiles très expressives et lumineuses.

L'âme est là dans les dessins d'Albert Marquet, sa façon sobre de poser le trait, d'étaler la couleur et surtout dans le fil de son regard au gré des choses.

En notre temps de surpeuplement, de



Albert Marquet (1875-1947) La Douane du port d'Alger, c. 1942 Huile sur toile, 54 x 66 cm
Collection particulière, courtesy galerie de la Présidence, Paris

tourisme agité et surorganisé, l'artiste pose un tranquille regard sur un monde qui nous paraît un peu vide mais où règne une paix légère, strié par les grues et les mâts symboles du travail des hommes.

Beaucoup de lignes, de traits griffent cette vision du monde qui semble respirer librement entre équilibre et harmonie.

L'exposition Marquet au Musée Paul Valéry, se révèle riche et plaisante, évocatrice ;

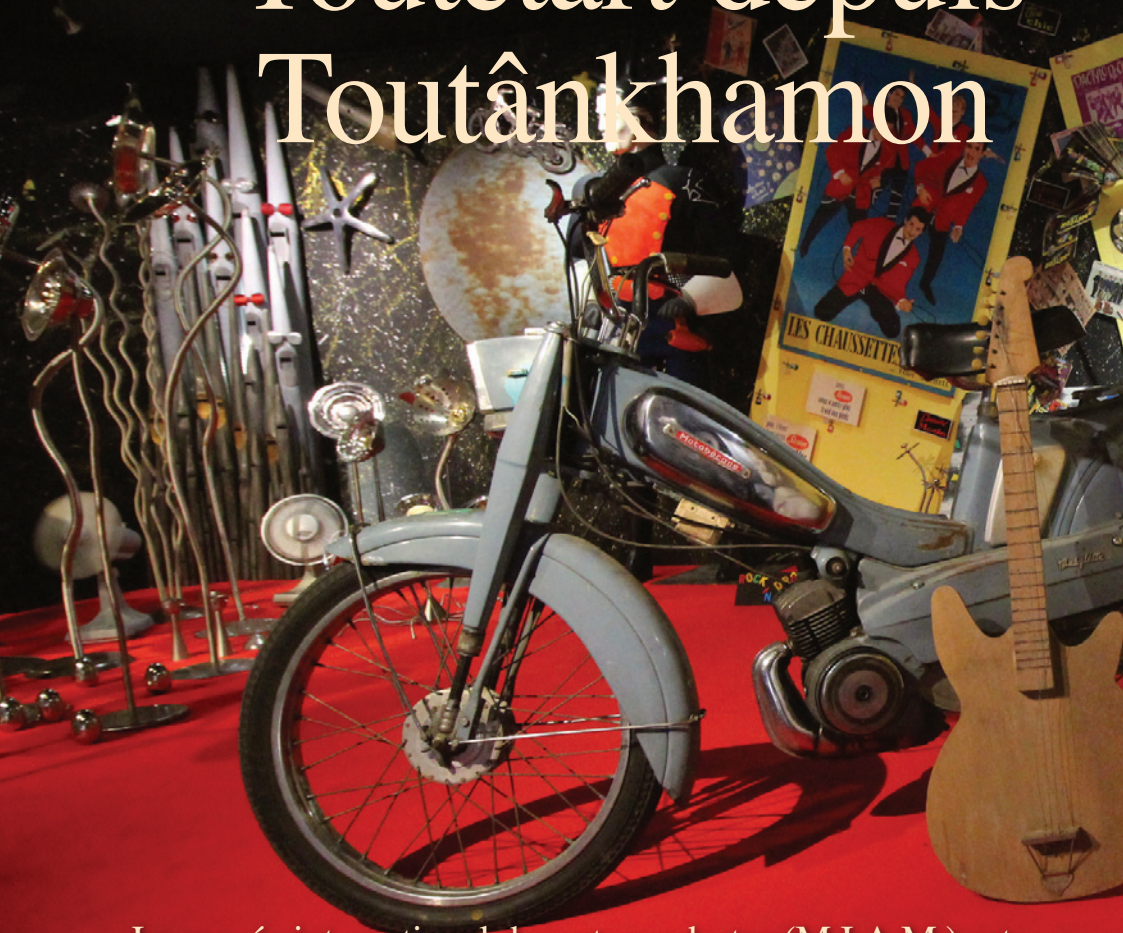
« elle nous parle d'un temps », conte des voyages, des pays, montre le travail des hommes...

Au travers de lumières presque toujours douces, elle fait glisser le regard vers les songes, proposant une évasion hors du XXI^e siècle et à contretemps de l'agitation frénétique qui secoue nos jours ordinaires.

Quel plaisir dans cette évasion, vrai moment de luxe !

SÈTE - MUSÉE INTERNATIONAL DES ARTS MODESTES

Toutêtart depuis Toutânkhamon



Le musée international des arts modestes (M.I.A.M.) est l'antithèse du fatras (de luxe) trouvé dans la chambre funéraire de Toutânkhamon.

La collection de Bernard Belluc assemble dans un incroyable inventaire des milliers d'objets du quotidien des gens «modestes» et dans lesquels chacun peut se retrouver.





La belle entrée du MIAM ornée de reproduction de peintures sous forme de puzzles © Pierre Aimar

Le M.I.A.M est une institution à Sète - le terme institution dut-il déplaire à Hervé Di Rosa son cofondateur avec Bernard Belluc - mais il en est ainsi : l'extraordinaire d'un jour rattrapé par le temps devient alors ordinaire. Il en va ainsi de toutes les modes.

Le musée a trouvé place dans un de ces innombrables entrepôts tout en longueur que l'on trouve sur les quais les plus anciens de Sète. On y entreposait jadis moult marchandises et poissons. La plupart sont convertis au commerce de détail, beaucoup sont devenus des restaurants.

Le M.I.A.M par un enfant du pays

Hervé Di Rosa est sétois de naissance. Encore une célébrité à inscrire au panthéon local déjà riche de Valéry, Brasens, Jean Vilar, Pierre-Jean Vaillard, Alain Duplessis de Pouzilhac...

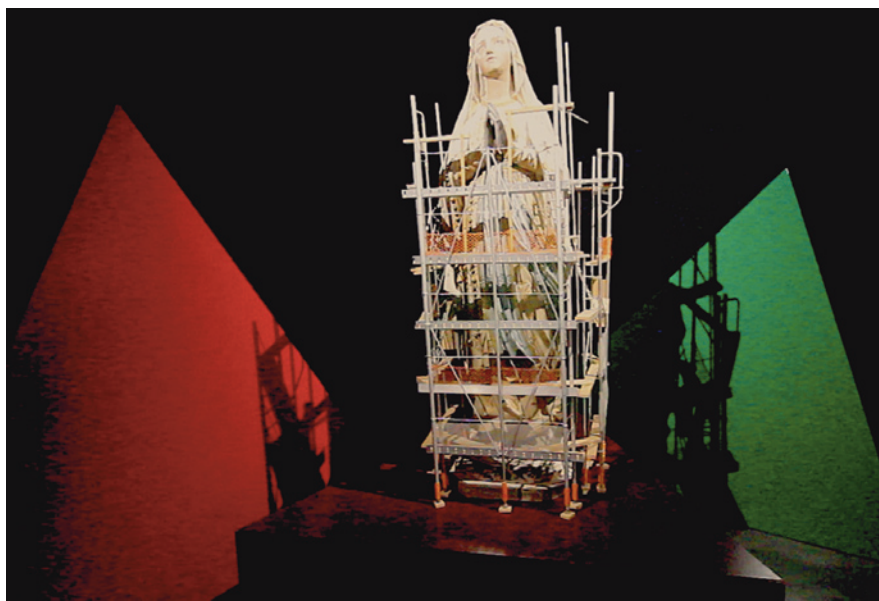
Bernard Belluc, le complice, est un accumulateur impulsif : rien ne se jette, tout se garde et entre dans des «conserveries» qui relèvent tout à la fois de la vitrine de chalandise, de l'inventaire systématique, du conservatoire de la vie courante, de la mémoire de la société de consommation.

Ainsi, de la banale boîte de chocolat en poudre associée à des dizaines de consœurs, cousines, tantes, germaines, ancêtres ou jeunettes, nait un incroyable inventaire de couleurs, de marchandises. Ou de résumé de la société de consommation.

Une compilation sans fin.



Gérard Collin-Thiébaud, *Les artistes en géants de Jardins 2009* © Pierre Aimar



Delphine Coindet, *mystique dans l'art ou art mystique* © Pierre Aimar



Bernard Belluc, un regard modeste © Pierre Aimar

Gérard Collin-Thiébaud expose, sans avoir l'air d'y toucher, de petits et de grands soldats en papier (une référence aux tigres de papier de Mao Tse Tung ?).

De petits soldats bien rangés - normal pour des soldats - dans de petits présentoirs. A première vue, rien de sensationnel.

Sauf qu'il faut mettre le nez sur ces lilliputiens pour découvrir que chaque visage est celui d'une célébrité. Le survol des petites vitrines n'apporte rien à qui n'est pas curieux mais beaucoup à celui qui aime mettre son nez partout.

De là à prouver que les «grands» de ce monde ne sont grands qu'à travers l'usage intensif des média-projecteurs qui vivent de ce qu'ils fabriquent, il n'y a qu'un pas que nous franchirons allègrement.

Delphine Coindet raconte des histoires en mêlant objets, figurines, formes géométriques et couleur.

Il suffit de prendre patience devant une de ses œuvres pour qu'émergent des coïncidences, des probabilités, dans ses installations.

Ainsi de cette vierge en adoration - ou en prière - emprisonnée dans un échafaudage pris entre deux triangles. Libération ? Dogme ? Espérance ? Passion ?

Ainsi va cette artiste sur son cheminement prospectif et introspectif. Peut-être vers la lumière, mais une lumière qui n'est pas à coup sûr la vérité, ou une vérité.

Chaque été depuis 1990 **Festivals ici et ailleurs** est diffusé dans les 25 départements du grand sud-est.

Pour inscrire votre festival ou votre exposition :
sortir@wanadoo.fr

Espace publicitaire : page, 1/2, 1/4, 1/8
Format du magazine : 21 x 29,7 cm



SÈTE, CÔTÉ CANAL

La vie en rose M'accompagneras-tu à la plage ?



© Pierre Aimar

***Centre Régional d'art
Contemporain
Occitanie/Pyrénées-
Méditerranée
Un peu long cet intitulé, mais
quand on veut tout préciser...***

Anne-Lise Coste avec *La vie en rose* et Valentine Schlegel, avec *M'accompagneras-tu à la plage ?* ont investi le CRAC, dont on ne répétera pas le nom. Et du 22 juin au 29 septembre, occupent les vastes locaux du 26 quai Aspirant Herber. Et quels lieux !

En bordure de quai, précédés d'un carré d'herbe, un espace immense ? Très haut sous le plafond, vaste et profond, et lu-

mineux pourtant, il offre sur d'immenses murs les surfaces qui feraient rêver tout peintre, tout artiste en mal de création. En ces lieux pourraient prendre place les rêves de bien des créateurs.

Mais, envers de la médaille, ces murs exigent matière et créativité, les murs très hauts, plus de 6 mètres d'un ancien immense lieu de stockage, centre de congélation et de conservation du poisson, réhabilité en 1993. Et devenu Centre d'Art.

Autant dire que pour fournir un travail à la mesure, les artistes se doivent d'avoir des rêves de grandeur. Ce qui n'est cependant pas le cas avec certaines œuvres d'Anne-Lise Coste et de Valentine Schlegel.



© Pierre Aïmar

**Avec Anne-Lise Coste,
des mots, des regards divers,
la légèreté des rêves... parfois**

Avec Anne-Lise Coste, c'est d'abord *La vie en Rose*, peint à l'aérographe à même le mur, vaste fresque à la fois enfantine et onirique, chargée de mots jetés en désordre, Poésie souviens, amour, la, fleurs, loin, - de plumes et de signes, en fleurettes, légères, lumineuses. Ça amuse ou ça enchante le regard, source de songes ; est-ce la page d'un atlas où joue le bleu des mers ? Une Europe de paysages fracturés et de reliefs glacés ? Une évocation poétique, à quelques pas du réel.

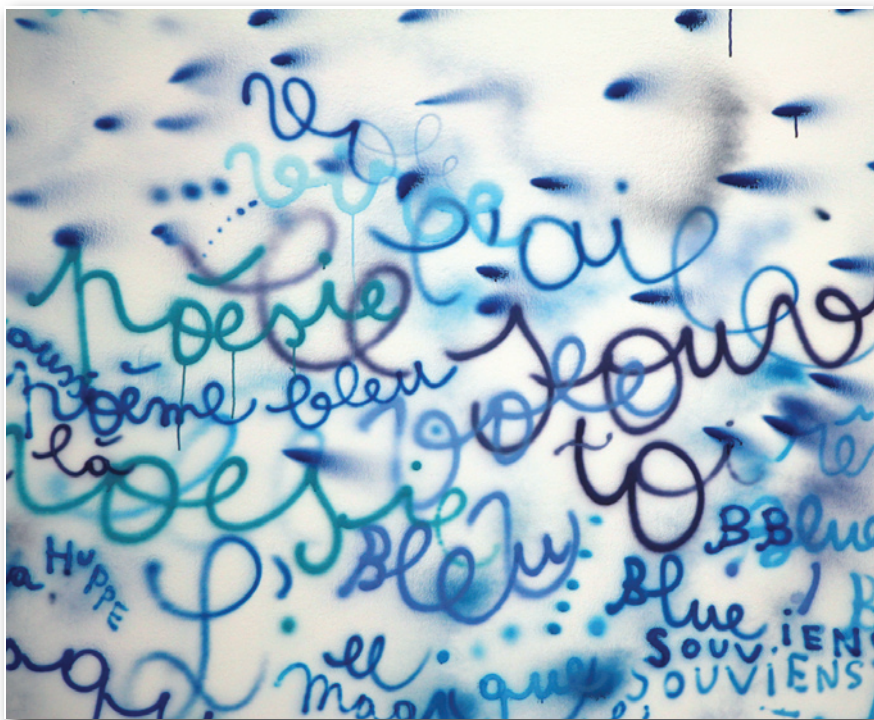
Anne-Lise Coste entrouvre une porte sur

le rêve que chacun referme ou pas, à sa guise.

Salle 2 une parodie d'exposition de tableaux qui mêle des onomatopées, des mots de notre pauvre langue hors de tout sens et pourtant très employés, Ahh, smac, waouh, paf clic, et des formes colorées en cadres serrés, habiles études de couleurs.

Une découverte pleine d'étonnements. Anne-Lise Coste : « *je suis née à Mari-gnane. Ça marque forcément. Comme d'être née n'importe où. Là le truc bien con c'est le 0% culturel.* »

Elle poursuit « *Rien qui fasse office de pensée, de questionnement, de curiosité ou d'ouverture.* »



© Pierre Aimar

Mais « *il y a là une bibliothèque, dédiée à l'art, la paix soit avec nous. Elle s'appelle Cécile Liger et elle me sauve des eaux merdiques de l'ignorance et du désert du désespoir* »...

Voilà les mots lâchés : « *ignorance, désespoir... J'ai pleuré à la bibliothèque, questionné, douté, ri, combattu, hurlé et peuplé ma petite tête d'images qui m'animent.* »

Ces images, en jeux et en formats différents, *Le pont du Gard, la route le Duster*, et *I love sex* qui dansent au bas d'un grand mur blanc - plumes ou rêves -, ou grimpent en couleurs - avec l'espoir ? - sur les autres murs du Centre Régional d'Art Contemporain, quai Aspirant Herber à Sète.

Avec Valentine Schlegel et Tu m'accompagneras à la plage ? se révèle un tout autre univers

L'artiste a maintenant 95 ans. Née en 1925, après des études aux Beaux-Arts de Montpellier, elle part un jour d'été pour Avignon, la ville où tout se passe en matière de théâtre. Elle y retrouve le peintre Jean Gischia, et du travail, beaucoup de travail ; décors, accessoires, le fourmillement de la création théâtrale et collective ...

« *L'esprit du traité me plaisait, c'était du plein air, j'étais du même pays que Jean Vilar - de Sète.* »

Elle travaille d'abord comme costumière ; d'où l'accrochage coloré et sur-



© Pierre Aimar

prenant de superbes costumes de théâtre, vêtements anciens, velours cramoisis et tissus précieux, comme projetés haut sur les murs dans la première salle du Crac, avec des oriflammes colorées, de lourdes robes.

Elle travaille aussi sur les bateaux, leur forme et les voiles. Cela donne blanc sur blanc dans la blancheur de la vaste salle, et ailleurs, *« mon paysage qui m'a formée, c'est la mer. Je recrée ce qui m'a créée »*. Puis vient le temps de la poterie, elle est alors artisane solitaire et *« regrette les joies du travail collectif »*. Cela donne, des alignements de poteries qui ont comme les acteurs, un rôle.

« Le vocabulaire formel des vases s'inspire du monde végétal...bulbes, rhizomes, bourgeons. »

Charles Biascamano un vieux pêcheur de Sète est un de ses compagnons de plage. Il accompagne l'artiste et fournit le sujet d'un document mémoire, - la construction d'une cabane, réinstallée en ces lieux, avec tapis de roseaux sauvages, maquettes de cheminées et évocation de la peïolade du soir.



SÈTE, DANS LES PAS DE BRASSENS

La Pointe Courte le refuge serein de Georges Brassens

© Pierre Aïmar



J' ai connu
*ma plus grande déception en me
rendant il y a peu à Cadaquès
«minuscule» port catalan
où aimait se retirer Salvador Dali ...
dans les années 50.*

Evidemment, 70 ans plus tard le petit village s'était transformé en un immense lieu de villégiature dans lequel on n'éprouve que l'envie de partir au plus vite.

La Pointe Courte encore dans son jus

Si l'on est doué d'un bon sens de l'orientation on n'aura pas la désillusion de Cadaquès. Pour accéder au petit port qu'affectionnait Brassens il suffit d'échapper au syndrome décrit par Jacques Tati dans *Play Time* : un embellificotage de routes, de ponts, et de trafic stressant.

Bref, on accède sain et sauf à la Pointe



© Pierre Aimar

Courte si le copilote est à la hauteur : «Pierre, garde-toi à gauche ; Pierre, garde-toi à droite». Il le fut et nous touchâmes notre but, un rétropédalage de 70 ans ce qui est exceptionnel dans le cas d'une automobile comme la nôtre.

La jetée est ouverte par un panneau indicateur qui incite à pousser plus loin pour découvrir des cabanes de pêcheurs dignes de l'art brut. La poésie d'un art de vivre au temps présent, dos tourné au pseudo modernisme d'une société consumériste qui veut toujours aller plus loin, plus haut, pour se prouver qu'elle est bien vivante.

Pour l'heure il y a peu de pêcheurs mais beaucoup de chats pacifiques, endormis, attentifs, indifférents, dos ronds ou étirés. Des vies de chats.

Tout au bout de la jetée un improbable bistrot (restaurant ? bar ? cantine ?) où tout se passe à la bonne franquette. Les habitués tiennent longue table et conversations animées ; les quelques touristes profitent du crépuscule sur l'étang de Thau.

Bien sûr, la cuisine est simple, a les saveurs iodées de ce que Brassens n'aurait pas appelé le terroir. Plaisir de passer un moment avec les «Copains d'abord.»



La Pointe Courte donne sur l'étang de Thau © Pierre Aimar

Le resto-bistro de la Pointe Courte © Pierre Aimar







Musée de l'Ephèbe
et d'archéologie sous-marine

Le mystère de l'Ephèbe d'Agde

Résurrection d'un monde englouti



Bel éphèbe et tant pis pour le pléonisme © Pierre Aimar

Dès l'entrée du Musée de l'Ephèbe une suite d'impressionnantes jarres s'impose au visiteur. Ici renaît un monde que l'on pourrait croire disparu dans les strates des millénaires. Renaissance brillante dûe à la curiosité et aux recherches d'une poignée de passionnés de l'Antiquité.

Honneur à cet éphèbe trouvé en 1964 dans la vase de l'Hérault par l'archéologue Jacky Fajaud. Il dormait là depuis plus de deux millénaires. Rien de plus solide que le bronze.

Vous avez dit «éphèbe» ?

Faute de source irréfutable ce splendide bronze pourrait représenter Alexandre le Grand. Mais on peine à imaginer Alexandre dans la peau d'un jeune éphèbe, sujet de tous les délices pour des hommes plus âgés.

Remarquons que le qualificatif éphèbe fut donné par Jules Boudou, restaurateur et passionné d'archéologie, lors de la présentation de la statue au restaurant agathois, la Galiotte, devant un parterre de scientifiques et en présence de l'inventeur Jacky Fajaud. Ephèbe, donc.

Quid d'Alexandre ?

Certains penchent pour cette hypothèse car est reconnue la manière du sculpteur Lysippe de Sicyone qui vivait en ce III^e siècle avant J-C. en Macédoine, terre natale de l'infatigable conquérant du plus grand empire de tous les temps.

Peu importe... Le musée regorge d'objets antiques les plus divers et offre un témoignage sans limite de l'art de vivre des grecs à une époque où les autochtones se vêtaient de peaux de bêtes. On appréciera en particulier la reconstitution minutieuse d'un atelier de fonderie qui apporte un éclairage inédit sur les capacités technologiques de nos grands ancêtres.

Enfin on aura plaisir à circuler dans cet exceptionnel musée dont l'architecture n'est pas sans rappeler un Nautilus moderne qui nous emporte dans un riche monde sous-marin.

Quant à l'implantation au milieu des pins, à la fois éloignée et pourtant proche de l'agitation urbaine, elle est une île de tranquillité joliment troublée par le jeu des écureuils vrais habitants de l'endroit.

*Musée de l'Ephèbe
et d'archéologie sous-marine
Avenue des Hallebardes
34300 Le Cap d'Agde
museecapdagde.com
04 67 94 69 60*

«Amas» d'amphores près du hublot symbolisant la mer © Pierre Aimar





Main et torse de l'Ephèbe d'Agde © Pierre Aimar

L'impressionnant alignement de *dolia* accueille le visiteur © Pierre Aimar



ETANG DE THAU

L'huitre, divin plaisir de Bouzigues



L'étang de Thau © Pierre Aimar



La Côte Bleue

de l'étang à l'assiette en toute simplicité

Rive nord de l'étang de Thau, Bouzigues, ses parcs, ses huîtres.

Dans l'eau bleue et ridée de vent, de parfaits alignements déterminent des rectangles impeccables : des parcs à huîtres connus dans toute l'Europe qu'il a fallu organiser en tables de 50 mètres sur 12 pour permettre une circulation facile sur l'eau. D'où cette impression d'ordre parfait au fil de l'étang (2500 tables occupent actuellement un cinquième de la surface de l'étang).

Bouzigues, la ville est petite, avec ses 1000 habitants, aplatie sous la lumière ; elle a tout misé sur le fruit de mer pré-

cieux, l'huître qui fait d'elle un « site remarquable du Goût », parmi les 103 de l'Hexagone ; (la moule aussi, moins sophistiquée, y est présente). Ces huîtres de Méditerranée, plus salées, au goût fin, sont cultivées en collage ; elles sont collées au ciment puis accrochées sur les tables, et leur récolte demande trois ans de culture... et de patience. Mais quel délice enfin que leur saveur fraîche et salée, ce moelleux lisse qui glisse trop vite sur la langue et allie souvent son goût à celui de la Fête. Comme elle, trop vite passée lors de cette étape à la Côte Bleue un des quatre restaurants qui abritent ce plaisir des goûts marins.



halte gourmande à la Côte Bleue, un hôtel-restaurant créé au début des années 70. C'est le restaurant idéal pour profiter à la fois des spécialités locales, d'une terrasse avec vue sur l'étang de Thau, de crépuscules flamboyant. Et, luxe suprême, passer un

instant gastronomique dans le calme et la sérénité loin de l'agitation forcenée des villes.

Le plaisir des dieux

Commencez avec des moules gratinées au beurre d'ail, poursuivez avec la bouille de poissons (Loup, lotte, rouget, st-pierre). Patientez jusqu'à fin décembre pour savourer le crabe royal aux aromates.

+33 (0)4 67 78 30 87

lacotebleue0572@orange.fr

Photo © La Côte Bleue



Les tables des parc à huîtres © Pierre Aimar

La sérénité gourmande à la Côte Bleue © Pierre Aimar







Maison Janicot *épicerie fine*

Soja de 30 ans d'âge, boîte de sardines pailletée d'or fin, de nombreux poivres rares, huile d'olive bio de Kalamata ?

Cette vraie caverne d'Ali Baba est une institution à Sète. Bien sûr, port de pêche oblige, une centaine de marque de boîtes de sardines compose le cœur de cette épicerie fine.

La Petite Messe Solennelle de Rossini

25 janvier 2020

Caligula de Pagliardi

28 mars 2020

Aimer à perdre la raison, Trio Ayònis

26 avril 2020

Billetterie

Tel : 04 67 74 02 02

Mail : location@tmsete.com





Eté 2019

**Sur la route
des festivals**

Tout en Mozart et en émotion

grand concert du 15 août



Des choristes au plus haut niveau © Pierre Aimar

A l'apogée de l'été, on voit grand à Sylvanès. Ou plutôt on écoute ce que la musique a produit de mieux pour parler aux hommes.

Parler de paix et d'espoir, peut-être aussi de Dieu. Grand succès.

Au pupitre Michel Piquemal ; face à lui, l'orchestre Contrepoint et le Grand Chœur du 42e festival. L'ensemble se fonde parfaitement et fait preuve d'une aisance heureuse et souple à l'image de la direction de Michel Piquemal qui

semble toujours en grande complicité avec les interprètes ; complicité bien nécessaire car l'Exultate Jubilate, première pièce de ce concert, un motet initialement composé pour un castrat, est une œuvre de pure virtuosité, brillante et dentelée de vocalises difficiles.

Anne Callonni jeune soprano native de Corse, s'y révèle sûre, toute en légèreté dans les trilles vertigineux dont Mozart a ponctué un Alleluia aérien. La soprano comme ensuite la mezzo soprano Emmanuelle Zoldan nous livrent un Mozart heureux, léger mais aussi fragile.



Anne Callonni jeune soprano native de Corse

Suit une Messe du Couronnement, connue et familière à bien des oreilles. La mère de Mozart vient de mourir lorsqu'il compose cette œuvre brillante, pleine de lumière et de ferveur, cette Messe dite du Couronnement.

Dès les premières notes du Kyrie, lancées en dialogue entre Anne Callonni et le ténor Pierre-Antoine Chaumien, s'exprime une émotion puissante, redite par le chœur dans un Gloria vite enchaîné qui donne la parole à trois solistes et à la basse Frédéric Caton. S'ensuit un Benedictus très spectaculaire en petites phrases rapides, ralenties et accélérées qui s'achèvent dans un grand cri façon opéra avant l'Agnus Dei de velours, façon chant d'amour, à faire pleurer les anges.

C'est du grand Mozart, heureux.

Confié à des interprètes de valeur, Michel Piquemal en tête, qui, en gestes amples dit tout à des musiciens et choristes

en état de grâce. Chœurs qui éclatent en puissance comme Mozart sait si bien le faire pour émouvoir, bouleverser, enthousiasmer et faire monter en gloire et vers le ciel ... l'âme de sa mère peut être...

Après une petite Symphonie Salzbourgeoise un peu anodine, mais qui utilise des thèmes qu'on retrouve dans au moins un opéra du compositeur, les Vêpres solennelles d'un confesseur qui s'achèvent en un Laudate Dominum tout en douceur qui va porter l'émotion du public à son comble. Comme un soupir de bonheur.

En conclusion, avant la reprise du Laudate Dominum tant espérée, le directeur artistique du Festival Michel Wolko-witsky, donne la parole à Michel Piquemal, à la tête de l'Académie de chœurs et d'orchestre depuis 1990 dont on célèbre les 30 ans d'existence, 30 ans de musique et de choristes autour de cet homme sensible et tout pétri de la musique qu'il dirige avec tant de délicatesse ; Et qui conclut : *« Il ne reste qu'à formuler des vœux pour que se poursuive cette œuvre au-delà de nos personnes. »*

Alors que chaque été les choristes ont le même sentiment merveilleux lorsqu'ils viennent préparer ce grand concert du 15 août ; *« s'être quittés depuis 15 jours à peine ».*

Jacqueline Aimar

La musique près des sommets

concerts des 8 et 9 août



Prieuré roman de Marcevol © Pierre Aimar

En ce 8 août, le festival Pablo Casals 2019 est déjà à mi-chemin de ses nombreuses soirées et séries de concerts en des endroits variés qui mettent en relief de beaux lieux du patrimoine et des sites à découvrir.

Superbe site et beau décor pour la musique qui vient jusqu'au bord des montagnes

Ce jour-là le festival Pablo Casals reçoit à Marcevol dans le prieuré roman et perché qui domine la vallée de la Têt et met à portée d'oiseau la forme si belle

du Mont Canigou, ce mont sacré des Catalans, à peine brumeux et projeté dans le ciel.

Marcevol au bout de son esplanade après une longue montée, se présente comme un vrai refuge. De taille modeste - ce n'est qu'un prieuré -, il offre une belle façade à portails de marbre rose, brisée hélas, et à l'arrière, des bâtiments protégés autour d'une cour, sous un énorme figuier parfumé.

C'est par là qu'on entre dans l'église romane, blanche et très nue, prête à accueillir la musique.

Musiques et légendes

Mozart d'abord et le Trio Les Quilles, qui évoque ce qui fut un jeu à la mode, d'amoureux peut-être, pour le jeune compositeur. Sous la nef très blanche, la sonorité très drue comme amplifiée, pleine d'allégresse, donne à l'œuvre de Mozart sa vraie jeunesse.

A la présentation, Michel Lethiec, direc-



Trio Les Quilles © Pierre Aimar

teur artistique du festival, organisateur, présentateur et... interprète bien sûr à la clarinette, ici en compagnie d'un alto et du piano. Il annonce la couleur de ce concert qui ouvre le livre des contes de fées pour nous conter quatre Légendes.

Ne l'oublions pas, le Festival a pour titre cette année, le mot *Légendes : des contes ou des histoires, du réel ou du rêvé, de l'imaginaire*, comme dans les vieilles légendes allemandes évoquées par le trio de Schumann.

Puis vient le duo violon piano d'Ernest Chausson sur un poème de Tourgueniev ; la musique attaque d'abord grave et dramatique, donnée en quelques notes au piano, puis dans un grand frémissement d'eau, entrée du violon. Le poème est-il ici bien transcrit ? Les longs appels au violon répondent au piano créant une atmosphère intense et dramatique, fervente presque poignante. Quelle légende fait ici frémir autant ?

Avec Richard Strauss, la musique figurative mêle violon, contrebasse, clarinette, cor et basson pour un Till l'Espiègle vif et imagé. Venue du fond des légendes allemandes, l'histoire vite traduite en diverses langues a retenu l'attention par le caractère universel de son personnage; saltimbanque malicieux et farceur, on l'entend danser et rire dans la musique de Richard Strauss imagée, insolente, mais allègre aussi et harmonieuse.

On pourrait y accorder quelque dessin animé... et Gérard Philippe, séduit par le personnage en a jadis (1956) fait un film.

Dans le chœur à la courbe superbe, les instruments cor, basson qui servent modestement au fond de l'orchestre, prennent ici un vrai relief qui met en relief leur force d'expression.

Un public de mélomanes heureux

L'assemblée des spectateurs, amateurs, mais aussi musiciens cela se voit, est une assemblée heureuse, tout entière acquise à ce plaisir partagé des musiques qui, au-delà des difficultés d'interprétation, offrent une véritable ouverture sur un monde peut-être meilleur.

Et grâce à des interprètes de qualité, prennent un vrai plaisir à jouer de leur instrument, en complicité avec des spectateurs qui sont des fidèles du festival.

Un tel concert dans ce lieu perché et un brin isolé donne tout à coup à la musique, aux musiques, un autre sens, comme une richesse d'évocation d'abord, juste au bord des Légendes mais aussi un élan vers ces montagnes si pures, crénelées sur le bleu de l'horizon et la pureté du ciel.

Apportant peut-être la paix, comme l'aurait souhaité Pablo Casals.



Grand Hôtel des Bains de Molitg, haut lieu du festival Pablo Casals © Pierre Aimar

Molitg-les-Bains
Concert Belle Epoque
Il y a eu un soir...
il y eut un matin...

Tout autre ton pour ce Concert Belle Epoque, à une heure inhabituelle, 11 heures, et dans un cadre inhabituel, le salon doré tout en baies sur le paysage, d'un grand hôtel. J'ai cité le grand Hôtel des Bains de Molitg et son décor Belle Epoque un brin fantastique, au bord du vide, perché bien au-dessus de la rivière la Castellanne, au-dessus de bassins et piscine dans un déploiement de végétation exubérante... Un burg sur la Vallée du Rhin...ou les Tropiques ? Les visions sont multiples et le lieu crée déjà le rêve et s'ouvre sur la suite de ces concerts en forme de Légendes.

Pas besoin d'imaginer
la Belle Epoque... on y est

Et aussi les compositeurs... et leurs œuvres.

La sonate pour deux clarinettes de Francis Poulenc d'abord, musique sautillante qui permet à Michel Lethiec de prendre à nouveau la parole pour présenter cette Belle Epoque au travers de six compositeurs. La conférence de l'après-midi est consacrée à ces années qui voient la fin du XIXe siècle jusqu'en 1915 et Michel Lethiec y évoque Pablo Casals à Paris dans les années 1900.

Après Poulenc, trois œuvres pour violoncelle et piano, deux élégies d'une grande douceur de Fauré et Massenet et un Caprice de Gabriel Pierné en forme de réflexion incertaine.



Fresque dans l'église de Marcevol © Pierre Aimar

Ci-contre, fresque représentant Pablo Casals sur un immeuble de Prades © Pierre Aimar

Le public est ici nombreux mais le lieu fait tout pardonner, intime et mondain aussi, public de spectateurs -connaisseurs -extrêmement attentifs, certains livrés à la musique, yeux fermés dans des fauteuils, d'autres toujours prêts à se lever pour mieux voir. Car ce concert est un spectacle, bonnets d'ânes et mimiques, jeux de scènes, il s'agit d'une véritable animation autour de la musique par ailleurs brillamment interprétée. Pensons à la qualité de tous ces interprètes qui donnent aux festivals et aux musiques programmées l'essentiel de leur valeur.

Les musiciens nous offrent ici des instants de perfection, suspendus, hors du temps, des musiques à faire naître le rêve ; ainsi avec Reynaldo Hahn, qui joue à produire des sons rares qui font grincer parfois des dents et se disputent puis... se mettent à rêver.

Jusqu'au Carnaval...

Et vient le moment du Carnaval des Animaux. Composé en 1886 et célèbre, trop célèbre, et cependant jamais joué jamais

joué, -sauf le Cygne-, jusqu'en 1921. Selon la volonté du compositeur.

Drôle d'histoire d'histoires drôles que ce Carnaval des animaux, texte et musique, car des textes ont été ajoutés à cette évocation musicale bien irrévérencieuse composée en des temps bien sérieux ou prétendus tels... par Francis Blanche, Eric Emmanuel Schmitt ou François Rollin.

Et cerise sur le gâteau, c'est Marie-Christine Barrault qui lit ce texte au milieu de ce groupe de musiciens en mouvement qui anime et figure les mots choisis. Un grand spectacle : ironie et insolences, cocasseries diverses, moqueries, jeux de mots en tout genre. Mais aussi citations poétiques ; ainsi cette Promenade sentimentale de Verlaine: « Dans le vieux parc solitaire et glacé...

Avec des musiciens qui visiblement s'amuse de nous amuser et des spectateurs en plein bonheur...

Et l'envie de clamer que la musique est belle et bonne ...

Jacqueline Aimar



Berlioz chez Liszt



Vérène Andronikof chante Carmen © Pierre Aimar

Les soirées de musique sur la terrasse d'Uchaux, un grand moment des nuits d'été en Provence, entre allées d'arbres et bosquets fleuris.

Première soirée d'été du festival Liszt, précédée de ce petit lunch qui permet les rencontres et amène directement au plaisir de la musique. Notons-le un petit lunch bio, à base de légumes et produits naturels de la région. Santé oblige.

Elaborer un programme de soirées pour un festival, ce n'est pas simple. Il s'agit à chaque fois de choisir, de former un lien entre les œuvres et de donner sens aux musiques qui sont présentées - avec passion - par Thérèse Français, qui dirige ce festival.

Ainsi en cette année 2019, on célèbre le 150e anniversaire de la mort de Berlioz, ami de Liszt, honoré à ce festival d'Uchaux dans son intitulé même : Liszt en Provence. Et puis de choisir des interprètes ce qui n'est pas toujours aisé.

De Liszt à Berlioz, Orphée d'abord

Déjà chez Gluck, Orphée apportait la musique pour sauver le monde ; lorsque Franz Liszt invente le poème symphonique, il pense créer un mode d'expression des sentiments par la musique. Et cela donne Orphée. « Orphée, c'est-à-dire l'art, doit épandre ses flots mélodieux (...). »

La version d'Orphée arrangée d'abord pour deux pianos est ici interprétée en trio : Alexei Lundin au violon, Vytautas Sondeckis au violoncelle et Tatiana Fedoseeva au piano. Alexei Lundin, violoniste qui favorise la musique des 20 et 21e siècles est artiste d'honneur de la Fédération de Russie.

Tatiana Fedoseeva russe elle aussi, a fait partie du trio Roslavets avec lequel elle a gagné de nombreux prix.

Pour Vytautas Sondeckis, violoncelliste attiré de plusieurs orchestres et aussi du quintette de jazz G-strings qui a accompagné José Carreras et Renée Fleming, il faut savoir qu'il est déjà venu à Uchaux.

Quant à la soprano Verène Andronikof, mi-russe mi-française, elle est ici en pays connu, habituée de ce festival qui, on l'a noté, ouvre souvent ses portes aux interprètes russes.

A la suite d'Orphée, plongée dans Berlioz et les Nuits d'été ; on pense alors à Musset, à ses célèbres nuits romantiques, à la Nuit de Mai :

*« Poète prends ton luth
Et me donne un baiser »*

lorsque Verène Andronikof chante Le spectre de la Rose, en un récit tendre et doux. Où l'on retrouve à chaque fois

avec plaisir, la grâce un peu timide de la cantatrice et la délicatesse de sa voix. Plus tard la tristesse prend le dessus dans ce lamento qui fait penser à la tristesse d'autres « Nuits » :

*« Partout où j'ai voulu mourir
Partout où j'ai touché la terre
Sur ma route est venu s'asseoir
Un malheureux vêtu de noir
Qui me ressemblait comme un
frère. »*

Dans la suite du programme, Camille Saint-Saëns et cette introduction au Rondo capriccioso, composé pour le jeune Pablo de Sarasate : le piano ici remplace l'orchestre et le violon fait le reste. Quant au Tristia de Liszt, il fait presque suite à la Vallée d'Obermann. Autre œuvre connue pour sa tristesse, si bien célébrée par violon et violoncelle.

Et puis la soirée s'avançant, et ni Franz Liszt ni Berlioz n'ayant vaincu un incident électrique (leurs portraits en lumière ne se sont jamais éclairés au mur du château d'Uchaux comme c'est la règle d'ordinaire pour une superbe effigie de Franz Liszt), Verène Andronikof est alors entrée en scène, robe rouge à volants noirs, et Carmen lui a donné la fantaisie de son personnage séduisant, et sa gaîté un peu sauvage.

Belle soirée, de tristesse en gaîté sur une terrasse d'été en Provence.

Jacqueline Aimar

Le chœur Vesna de Moscou tout en jeunesse et en turquoise



Les choristes sont «Vesna», le Printemps © Pierre Aimar

Avec le chœur Vesna, un long souffle de printemps coule sur la vallée du Rhône.

Car Vesna cela signifie Printemps en russe et c'est bien ce qu'elles représentent, ces 55 jeunes filles, (pardon 53, et deux garçons) tout de turquoise vêtues et coiffées de fleurs.

Joli spectacle venu d'ailleurs que leur entrée dans la collégiale de Tournon, d'un pas vif et l'allure en fleurs ! Nadezda Averina les dirige, une élégante russe blonde - elle est à la fois leur chef

de chœur et le proviseur dans ce lycée de Moscou spécialisé en formation chorale -, on devine plaisir de chanter et précision, complicité et discipline.

L'église est en quelque sorte envahie de ces longues robes turquoise à corselets chamarrés, des silhouettes juvéniles et d'une certaine animation.

Elles ouvrent le spectacle en chantant, elles bougent et animent le chœur, agitant clochettes et crécelles, apportant un printemps sonore et frais à la pénombre (brûlante en ce soir de canicule) de la collégiale Saint-Julien.



Nadezda Averina, chef de chœur, dirige avec énergie enthousiasme l'ensemble Vesna © Pierre Aimar

Très vite les couronnes et coiffes fleuries disparaissent laissant place au chœur plus sage, mais qui va demeurer mobile et ondoyant et dont le balancement vient appuyer les chants et les rythmes très variés.

Elles ne chantent pas ce qui est annoncé sur le programme - comme bien souvent -, aussi perdons-nous assez vite le fil des œuvres, mais peu importe. Les airs sont variés, la plupart du temps russes, les groupes se mettent en place au gré des voix, viennent parfois dans les allées auprès du public, répartis selon les voix ; ainsi nous remarquons proche de nous un groupe d'altos aux chant grave et aux belles voix qui va nous quitter très vite, hélas ! Les textes sont parfois d'auteur connu, ainsi Chagrin d'or, texte de Nabokov, des Ave Maria, ou Las Amarillas,

une chanson mexicaine ; et beaucoup de ces chants populaires russes qui évoquent à notre oreille - qui ne peut s'empêcher d'être imaginative - un vaste et plat pays encore un peu libre et sauvage, dont l'âme est puissante et souvent célébrée.

En bis et en clin d'œil à notre pays à nous, moins vaste mais au vieux passé précieux, une surprise : envol à tire d'aile vers le Pont d'Avignon, si proche, si cassé et tellement symbolique ! Et où « *les belles dames font comme ça... et puis encore comme ça* »... Révérences en robes turquoise ... et sortie au pas de course sur les belles dalles massives de la collégiale Saint-Julien.

Jacqueline Aimar

Nuit pour quatre solistes au Château de Suze-la-Rousse



Ksenia Dubrovskaya et Pierre-Laurent Boucharlat © Pierre Aimar

Des modifications de dernière heure ont bien failli bouleverser le programme de ce concert et pour finir n'ont apporté que peu de changements.

Cette Nuit pour quatre solistes tient sa promesse et met en première partie le corniste Dariusz Mikulsky, accompagné au piano par Pierre-Laurent Boucharlat, directeur artistique du festival qui se révèle d'ailleurs un remarquable accompagnateur de tous les genres de musique, qu'il encadre avec une extrême attention.

Premier de ces solistes, l'artiste polonais Dariusz Mikulsky et son cor ; il dirige la classe de cor de l'Académie de Lodz ainsi que le jeune Opéra Européen mais est aussi chef d'orchestre et collaborateur de nombreux musiciens de renom. Il révèle une personnalité musicale souriante et pleine d'humour et ajoute l'entrain et la bonne humeur à des qualités d'interprète indiscutables : il les révèle dans ce premier mouvement de la sonate pour cor et piano de Beethoven, qu'il anime à la façon d'une chansonnette pleine d'allégresse.

Changement d'instrument avec la seconde soliste, russe cette-fois, violoniste de talent, Ksenia Dubrovskaya, vainqueur du fameux concours Tchaïkovsky et qui mène une belle carrière de chambriste.

Dotée par le Fonds musical Reinhold Wurth d'un très rare violon Giovanni Battista Gabrielli, elle révèle dans la sonate de Brahms en ré, une grande finesse d'interprétation.

Jeune et souriante, cheveux longs et libres, elle porte une longue robe bleue moirée ; tout en elle et dans son interprétation entre fougue et profondeur, donne de l'âme à la musique ; et en cela le premier mouvement de l'œuvre choisie, d'abord un allégo heureux repris en mineur et tout en tristesse, une tristesse à la Brahms conduisant à un final qui évoque mort et chagrin. Son jeu précis et d'une grande aisance est raffiné ; il révèle une vraie tendresse pour la musique choisie,

Brahms encore pour le dernier trio dont le Scherzo très vif entrecroise des thèmes qui se répètent et se détruisent avant un final où alternent clochettes et danses sauvages.

Les interprètes, au violon et au cor, font preuve d'une grande complicité s'appuyant sur la tenue du piano qui encadre et soutient. Et donne la puissance. Les musiciens n'ont pas hésité face au choix de cette œuvre difficile, mais ardente et passionnée ; une légèreté de gouttes d'eau parfois portées par la puissance du piano grave et sombre.

Après une pause gourmande et rafraîchissante, entrée de la soprano Eve Coquart dans une robe drapée rouge-rose

qui s'anime au moindre geste. Un programme en trois mouvements comme précise la cantatrice ; d'abord musique française Reynaldo Hahn, Poulenc, Satie, dont elle souhaite « faire entendre les paroles » suivie de grands airs d'opéras puis d'œuvres variées et familières à l'oreille de tous ; Le répertoire de l'interprète est vaste et son aisance remarquable ; gaie et détendue, elle se révèle sans conteste une femme heureuse et une joyeuse passeuse de musiques sachant faire partager son plaisir.

Pour varier encore les genres, voici la Barcarolle de Fauré interprétée au piano seul par Pierre-Laurent Boucharlat - pause fraîcheur - comme dit la pub et mieux, envol et rêve. Tout comme le célèbre Je veux vivre de Gounod ou le tango vertigineux de Kurt Weil, pour l'humour.

Pierre-Laurent Boucharlat sort plus tard de l'ombre pour interpréter la Toccata de Pierre Sancan (1916-2008) né au Maroc et enseignant à Meknès ; une œuvre forte et passionnée que l'interprète transmet avec fougue - souvenir d'un pays commun.

Dans ce décor très « royal », la cour du château de Suze, la musique et les musiciens ne peuvent qu'être mis en valeur entre l'élégance des fenêtres renaissance et la sérénité du passé.

Tout autour forêts de pins et chants de cigales, bref la sérénité de l'été pour la beauté des musiques.

Jacqueline Aimar

Paganini

violon de la folie ou violon du diable ?



Svetlin Roussev © Pierre Aimar

On nous promettait un Violon de la folie pour cet avant-dernier concert du festival les Cordes en Ballade. Celui-ci arpente pendant quinze jours les sentiers de l'Ardèche, ou les chemins de l'extraordinaire éclairant de toutes ses musiques, églises, jardins et cours pour notre plus grand plaisir

Il s'agissait ce soir-là à Cruas de virtuosité, représentée par deux interprètes de choix, Svetlin Roussev et Hidegarde Faisneau. C'est-à-dire deux grands du violon, virtuoses qui plus est. Pour une grande œuvre de virtuosité : les 24 Caprices de Nicolo Paganini. Composés en

1805, ces œuvres souvent courtes témoignent de l'extraordinaire virtuosité de Paganini.

L'histoire dit qu'ils ont eu longtemps la réputation d'être injouables, en raison des difficultés accumulées par le compositeur : « traits rapides, pizzicati, arpèges brisés, grands sauts intervaliques, harmoniques, doubles cordes »

Pour notre part, nous avons aimé en particulier cette impression d'entendre d'abord un, puis deux, puis trois violons, d'avoir reconnu en eux le cor de chasse ou le trombone, parfois comme une flûte, d'avoir saisi au vol la tendresse



Hildegarde Fesneau © Pierre Aimar

d'une berceuse vite rompue, d'avoir entendu tout à coup un chant brisé, un appel, d'avoir grâce à ces deux interprètes, de noir vêtus, découvert ce que signifie le mot virtuosité quand il se double des mots ferveur, passion ; quand les cordes du violon se multiplient pour chanter autrement

Chacun des interprètes prenait la « parole » à son tour pour dire un Caprice : que de fois la gamme ou les arpèges échevelés, montés et descendus avec une fièvre toute passionnée. On entend alors des vagues, longues et rauques, spectaculaires, des zébrures âpres et des appels poignants en échos. Suivis d'une polka dansante ou d'un appel à la chasse ; tout ça par la grâce des 4 cordes d'un violon ! Qui semblent se multiplier, se dédoubler.

Et puis la joie de retrouver parfois un son unique et pur, celui du simple violon...

Les deux interprètes, violonistes renommés participent à concerts et festivals : Svetlin Roussev, d'origine bulgare, a remporté le concours de premier violon à l'Orchestre de la Suisse Romande et quitté alors en 2016, l'orchestre Philharmonique de Radio France.

Quant à Hildegarde Fesneau, musicienne française de 24 ans, habituée elle aussi aux festivals, elle travaille avec Renaud Capuçon.

Il fallait bien deux musiciens de cette envergure pour enchaîner avec une telle aisance ces 24 Caprices de Paganini, célèbres et redoutés.

Jacqueline Aimar

Un bal (pas si perdu) pour le plaisir



Labeaume. Église Saint-Pierre-aux-liens © Pierre Aimar

Repli dans l'église - qui en a connu d'autres -, nid chaud vite comble et dont l'excellente acoustique est très hospitalière à tous les genres musicaux. Et aussi à l'Art Sonic, sale poison mais belle soufflerie sous forme de quintette d'instruments à vent ; fruit de l'amitié qui unit le flûtiste Joce Mieniel et le clarinetiste Sylvain Rifflet autour de la fantaisie, de l'inattendu, du petit bal pop et incontestablement du plaisir de jouer et de plaire. Pour bien des goûts et pour tous les âges, mêlant habilement musette, polkas et petites valse, jazz et musique contemporaine

arrangée, ou encore Ligetti et l'accordéon.

Un concert souffle coupé

Ce soir-là, musique ininterrompue, valse et valse dont rien ne peut briser le souffle et qui enchaîne ses refrains, variant les formules ; là une introduction - on peut aussi dire un prélude - qui sous entend et ne dit rien et tout à coup fait éclater sa chanson, bien connue : ailleurs des murmures qui ne présagent rien, et s'effilochent sur un air familial, comme une ritournelle. Ou une drôle de valse désaccordée. Mêlons si vous le voulez bien un cor, pour un jazz très atonal, le



Ensemble Art Sonic © Pierre Aimar



basson de Pierre et le Loup ; basson et accordéon jouent ou tentent de s'accorder, créant une fameuse atmosphère à laquelle viennent se mêler les autres, flûte traversière, piccolo, clarinette et accordéon. Et tout au fond, l'accordéon qui sert de fondement, avec le basque Didier Ithursarry. Il génère alors une musique de chambre qui se joue des genres et des catégories : B.O. de films imaginaires, électro.

Remarque : à la source de la musique française la valse est dominante. Grâce

à la mémoire de ce Paname populaire qui passe alors par Jo Privat et le Balajo issus du quartier de la Bastille.

Des recherches en musiques

Après une rencontre au Conservatoire de Paris, Joce Mienniel et Sylvain Rifflet s'intéressent au souffle des instruments assistés par ordinateur et travaillent sur un matériau totalement acoustique : ils fondent Art Sonic avec Cedric Chatelein et Sophie Bernado. Un véritable quintette à vent.

Il y a eu aussi l'Orchestre Éphémère avec clavecin, célesta, harpe et cristal Baschet mêlé de percussions métalliques et aquatiques.

Comme on le voit, avec Art Sonic il s'agit autant de plaisir à jouer, à amuser, à surprendre que de recherches en tous genres sur les musiques : de la musique en somme.

Jacqueline Aimar

Belles évocations musicales en Pays Cévenol



Jean-Louis Capezzali, hautbois, et Adam Bernadac, orgue © Pierre Aimar

44e saison pour ce festival qui chaque été, réunit arts et musique dans une petite ville des Cévennes, non loin du bel et sauvage Mont Aigoual, sur les berges de l'Arre. Le Vigan et les villes voisines, Arrigas, Valleraugue, Saint-Martial, Aumessas, Bréau-et-Castellas pour son château, ouvrent leurs temples et églises à la musique.

On y accueille la musique ; de Mozart, une grande messe du 15 août avec l'orchestre et les chœurs de Sylvanès, un autre orchestre venu de Jaen en Espagne, des solistes, des pianistes virtuoses dans des lieux différents, temples et petites églises ; des instruments, les violoncelles de David Louwerse et Xavier Phillips, et le bandonéon de Guil-

laume Hodeau, le quatuor à cordes Girard, l'accordéon de Richard Galliano, du piano et des pianistes de renom, Carlo Guaitoli, Geoffroy Couteau, Alexander Gadjiev, Maurizio Baglini, le hautbois de Jean Louis Capezzali et l'orgue d'Adam Bernadac. Comme on le voit, un choix de musiciens éclectique pour des musiques diverses et toutes porteuses de ces plaisirs de l'été, être ailleurs, voir autrement, rencontrer des musiciens autres.

Au Vigan, un concert hautbois et orgue

Le temple très blanc du Vigan recevait ce soir-là, un hautbois accompagné d'un orgue. Magnifique et massif, l'instrument de bois blond, l'orgue domine le chœur du temple. Les musiciens sont

ainsi bien présents et nous verrons l'organiste comme nous l'avons rarement vu : Adam Bernadac, jeune musicien est aussi compositeur et enseignant à l'orgue ; nous entendrons d'ailleurs en final du concert une de ses œuvres, révélatrice de grande maîtrise de l'instrument.

Les deux musiciens vont interpréter d'abord un concerto de Jean-Marie Leclair pour ces deux instruments, qui révèle un orgue aimable et presque dansant, et un hautbois au son plein presque sensuel, une harmonie de questions-réponses entre les deux interprètes. Le hautbois - depuis certains films - possède en lui des pouvoirs évocateurs très forts qui rappellent Ennio Morricone et ses thèmes westerns archiconnus que l'oreille ne peut s'empêcher de retrouver dans sa sonorité même. Avec le *Prélude et Fugue* de Bach, c'est l'orgue seul qui s'exprime ; la position perchée du musicien révèle toute une partie de son jeu de pieds sur les pédales, très intéressante, alors que Bach déroule de longues suites de notes en cascades. Ce Prélude révèle aors toute la plénitude de l'instrument pour un compositeur au plus haut de son talent.

La parole est ensuite donnée au hautbois seul pour *Six Métamorphoses* de Britten venues tout droit de l'Antiquité. Ainsi avec *Pan*, l'histoire du roseau devenu flûte et *Phaeton*, fils d'Hélios qui conduit trop vite son char, précipité dans la rivière ; ou *Niobé* dont Apollon tue les 14 enfants car elle refuse de se prosterner et qui se transforme en pierre alors que ses larmes seules continuent de rouler. Ou encore *Narcisse* qui s'admire dans la fontaine, tombe amoureux de lui-même et devient fleur, un narcisse blanc à cœur jaune gansé de rouge, dans un rythme nostalgique et lent.

Le hautboïste Jean-Louis Capezzali fait montre dans ces œuvres d'une grande virtuosité, d'une infinie délicatesse dans l'exposé des thèmes et la légèreté des évocations. Car l'instrument est difficile : doté de anches doubles (deux fines lamelles de roseau), il implique une grande précision dans l'adaptation aux lèvres du musicien, très difficile à acquérir. Mais il produit en échange un son unique et délicat que Jean-Louis Capezzali nous offre ce soir-là pour notre grand plaisir.

Par la suite Téliemann, en forme de pastourelle naïve puis Mendelssohn, pour une romance sans paroles qui coule et chante, une vraie romance douce et tendre.

Les deux interprètes sont visiblement à l'aise ensemble, en vraie complicité. Le concert qu'ils nous offrent ce soir-là fait partie de ces moments d'été chaleureux lorsque la musique seule parle encore de bonheur dans un monde qui semble s'en éloigner.

Jacqueline Aimar





Théâtre antique d'Orange © Avignon-tourisme.com

Une mise en scène où même une chatte n'y trouverait pas ses petits. Et triomphe absolu pour la sublime Karine Deshayes

Il faut dire que le metteur en scène David Livermore n'y va pas par quatre chemins. Les anachronismes abondent, voitures et calèches font bon ménage, costumes d'époque ou modernes, vus et revus, alternent et se suivent, on se menace à coups de revolvers à qui mieux mieux dans une espèce de no man's land sans âge... Bref, un décalage, un dépoussiérage qui se veut d'actualité mais sent le roussi avec ça et là des idées vues un peu partout.

Même les partouzes bisexuelles du « Grand Seigneur, Méchant Maître » ne choquent plus, ne font pas même pas sourire, les scènes du Commandeur

tombant à plat dans le genre règlement de compte *alla* Tarantino.

Un écho d'une forme de lutte de classes avec un Commandeur, maffioso diplômé, qui se veut le personnage dominant de notre temps face à un Don Giovanni sorti du Siècle des Lumières puis des révolutions ?

On y croit peu... car à force de vouloir faire moderne, ce spectacle finalement reste classique... à l'aune des productions actuelles qui polluent la planète. Comme si David Livermore a eu peur d'aller au bout de ses idées. L'Amphithéâtre romain, que l'on a connu plus bondé que cela, n'a pas manqué de lui prouver son mécontentement.

Seule l'idée de la vie de tous les jours, de la fuite vers le plaisir du sexe à tout

va constitue ce maigre fil conducteur (dans des projections à la fois poétiques ou psychédéliques), sans lequel Don Giovanni ne serait pas l'Opéra des opéras.

En ce soir d'août, cette course à l'abîme, cette rage de vivre entre mensonge, trahison, viol, travestissement, offrent des images banales, rebelles au texte et à la musique. On sent très peu cette volonté de brûler les étapes, d'atteindre un dernier orgasme purificateur ou punitif, avant de rejoindre les ténèbres. Pour Livermore même si la chair est triste, quand la fesse va tout va ! Eros et Thanatos même combat. (...)

En grand seigneur méchant homme, sexy en diable, Erwin Schrott casse littéralement la baraque, crève l'écran, brûle les planches et domine la distribution. Rageur, cynique, crapule, machiste comme une horde de gays cuirs ibériques, arrogant, vigoureux, d'une présence scénique presque trop autoritaire, le baryton-basse uruguayen, la quarantaine victorieuse, lâche ses hormones à tous vents et nous gratifie d'une éblouissante leçon de chant, tour à tour séducteur-jouisseur raffiné au timbre de velours ou vrai voyou arrogant, égoïste, imbu de lui-même, à l'aise comme pas deux dans la tierce aiguë. Sa belle vocalité de basse a toute la projection et l'insolence exigées.

Son valet souffre-douleur, Leporello, ne lui volera hélas pas la vedette. On a connu Adrian Sampetean, remarquable acrobate, plus en voix..

Belle présence de Stanislas de Barbeyrac en Ottavio. Comme suspendus dans

le temps, ses deux airs ont su faire passer le souffle mozartien à tout Don Giovanni qui se respecte : suavité, tendresse, déchirement.

Sa fiancée, Mariangela Sicilia, surmonte avec peine parfois les difficultés de Donna Anna et doit laisser la place à la tellurique Karine Deshayes, Elvira qui allie le raffinement exquis du style et le charme fragile, blessé, mélancolique, de cette pauvre, triste, pathétique nymphomane délaissée. Formidable composition, superbe artiste, sans doute la plus attachante de sa génération !

Enfin, au couple solide formé par Annalisa Stroppa (Zerlina à l'érotisme torride) et Igor Bakan (volontaire Masetto) s'opposait le Commandeur à la noblesse impressionnante d'Alexei Tikhomirov. Hélas ici transformé en Parrain d'opérette.

On ne le dira jamais assez. Don Giovanni est aussi volonté de chef. Il lui faut juste mesure dans les rires, l'excès, le vertige, l'effroi.

Dans la fosse aux lions, partition en tête, Frédéric Chaslin, avec des coloris très contrastés, établit d'emblée le rythme théâtral exact, maintenant tout au long de l'ouvrage cette élégance subtile sans laquelle ce chef-d'œuvre ne peut survivre.

Plénitude du son et pétilllement du rythme font heureusement de l'Orchestre de l'Opéra de Lyon et des chœurs de Monte-Carlo-Avignon un autre atout d'un spectacle qui ne devrait pas rester dans les annales des Chorégies.

Christian Colombeau



Sète, île ancrée au soleil, offre une visite sortant des sentiers battus du tourisme habituel.

Les lieux d'exposition et les centres d'arts sont au cœur de cet opus.

C'est la découverte de mondes artistiques contrastés que dévoile ce port qui ne vit le jour qu'en 1666.

C'est à dire, hier.

Une vie artistique où nous invitent les poètes Valéry et Brassens, l'homme de théâtre Jean Vilar, le peintre Hervé Di Rosa.

Tout un art d'être et de vivre.

La deuxième partie de l'opus est consacrée à la route des festivals de musique classique en Occitanie.

Jacqueline et Pierre Aimar sont journalistes.

Ils ont créé en 1990 le magazine Sortir ici et ailleurs, le journal d'été Festivals ici et ailleurs et le site internet arts-spectacles.com.

30 années au cours desquelles ils ont parcouru l'Europe, l'Afrique, les Amériques, à la recherche d'émotions esthétiques.

La pratique des techniques du numérique leur a apporté une indépendance totale en matière d'édition.